

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari
Herausgeber: Société suisse des traditions populaires
Band: 48 (1958)

Artikel: Médecins et guérisseurs à Nendaz
Autor: Schüle, R.-C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005537>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le *fron* (4) et la *lârdzə èpənda* (3). La *pyèta* (banc, 12) et la *kouvèrta* fermaient le tout.

Les simples fourneaux ont une haute *kouvèrta* et un *ban-pyèta* (dessin 3). Là où la place le permettait on ajoutait la *karèta* (10). Dans ce cas il n'était pas possible de faire un second *ban* dans le *pâyou dérâ* (5). Ce n'était pas le *fornî a doû ban*.

Nous avons encore trouvé des fourneaux ayant deux crochets au *fron*. On menaçait les enfants désobéissants de les attacher à ces crochets. On y suspendait différents objets, une grande brosse par exemple. Nous avons souvenance d'avoir entendu donner une appellation spéciale à ces *krotsè*, appellation perdue croyons-nous. Nous avons entendu dire que les fourneaux de molasse chauffaient mieux quand ils n'étaient pas peints.

Dans nos maisons paysannes on remplace de plus en plus les fourneaux qui nous intéressent par des appareils de chauffage plus modernes. C'est un peu de poésie rustique qui s'en va comme dans tant d'autres domaines.

Dans quelques fermes importantes on installe cependant encore de grands et beaux fourneaux qui méritent le juste nom de poêle en carreaux de faïence. Il y en a même qui possèdent un petit four à pain où l'on peut cuire quelques miches sans frais.

Médecins et guérisseurs à Nendaz

par R.-C. Schüle

Aujourd'hui aucun village valaisan, même lorsqu'en hiver les avalanches coupent les communications avec la vallée centrale, ne reste plus sans secours médical. L'hélicoptère ou l'avion apportent rapidement des secours en cas de nécessité ou descendent un malade ou un blessé à l'hôpital le plus proche. Qu'en était-il il y a 50 ans? Pas question d'avion bien entendu, ni de téléphérique, souvent même pas de route carrossable. Et pourtant les habitants des villages n'étaient pas sans ressources devant la maladie, comme nous voudrions le démontrer par les faits que nous avons notés dans la commune de Nendaz et qui nous reportent aux premières années de ce siècle.

Le médecin le plus proche demeurait à Sion. On n'avait recours à lui qu'en cas de nécessité absolue, car on craignait les frais et l'on redoutait les séjours à l'hôpital. Lors d'un accident grave ou d'une maladie aiguë, le médecin arrivait souvent trop tard – il fallait bien deux à trois heures pour descendre à la ville, à pied ou à dos de mulet, et autant pour remonter avec le médecin – souvent le malade était déjà à l'agonie. Dans ces conditions

le médecin ne pouvait que rarement intervenir avec succès, ce qui n'était pas fait pour inspirer foi en la science médicale officielle.

Pour les cas moins spectaculaires on cherchait avant tout à savoir si la maladie ou l'accident avait une origine naturelle ou surnaturelle. Certaines familles éclairées n'admettaient que la première et confiaient leurs malades au médecin ou demandaient conseil à la sage-femme¹, mais pour d'autres, bien des maladies et même des accidents étaient causés par un *chorchî* (sorcier) ou une *chorchîri* (sorcière), par une personne pouvant jeter des mauvais sorts ou par une influence «surnaturelle»². Pour combattre ces affections, on ne recourait pas, bien entendu, au médecin. Elles sont du ressort de ceux qui connaissent le *contrepei* (contrepois)³, c'est-à-dire, des «mèges» villageois qu'on appelait des *cha-in* (savants). C'étaient des personnes qui avaient des connaissances empiriques dans le domaine de la médecine et qui étaient souvent d'habiles rhabilleurs. Certains d'entre eux étaient célèbres même en dehors de leur village ou de leur commune. Leur connaissance intime des gens et des mœurs du village et leur sens psychologique leur permettaient de donner bien des conseils sensés. De ce fait on venait les consulter non seulement pour les maladies des gens et du bétail, mais aussi pour toutes sortes d'ennuis domestiques que des personnes crédules attribuaient à quelque *boougrerî* (mauvais sort) ou *chorchinirî* (envoûtement).

Presque tous les *cha-in* avaient leur spécialité. Pour les *chore-in*, les «coups de froid» d'origine surnaturelle, qui frappaient les hommes ou le bétail, on descendait à Fey chez une personne à qui on attribuait le pouvoir de guérir ces maladies par le *chinîgre*, c'est-à-dire en murmurant certaines paroles et en «signant» le malade. Pour les maux de dents, on consultait le *magnin* de Basse-Nendaz, «celui du pied tordu». Il arrachait les mauvaises dents avec ses tenailles de rétameur et cela bien mieux qu'un dentiste. Le forgeron de Basse-Nendaz faisait disparaître les verrues; pour guérir un membre frappé de «faiblesse» on le baignait dans l'eau où ce forgeron trempait son fer. A Sornard habitait «celui de la petite main», Tami (= Barthélémy Glassey) qui avait de bonnes notions de médecine vétérinaire, qui connaissait les vertus des plantes et qui était un rhabilleur réputé. Il était en outre fort rusé et perspicace. De nombreuses anecdotes circulent encore à son sujet. En voici

¹ Même les superstitieux avaient recours à la sage-femme pour les maladies auxquelles ils reconnaissaient une origine naturelle, pour une grippe contractée en soignant des grippés par exemple. Au siècle passé la sage-femme était élue à vie par les femmes mariées de chaque village. On choisissait en général une femme de situation aisée qui, moins astreinte aux travaux des champs, avait le temps de se vouer à cette charge. Comme elle avait par son travail affaire de temps en temps au médecin, elle acquérait en général quelques notions rudimentaires de médecine.

² Citons comme exemples: transgresser un tabou comme cracher dans le feu, adresser la parole à un revenant, quitter la maison avant les relevailles, etc.

³ voir un exemple dans Bull. du Glossaire VI (1907) 27.

une qui démontre bien sa sagacité: «Une femme, que ‘celui de la petite main’ savait fort gourmande, vint un jour se plaindre qu’on lui avait jeté un sort, que la crème qu’elle battait pour en faire du beurre ne s’épaississait que lentement et qu’à la fin elle n’obtenait qu’une minuscule pelote de beurre. Le rusé compère lui conseilla de mettre le coin de son tablier en bouche dès qu’elle commencerait à battre sa crème et de tenir fermement ce coin entre les dents jusqu’à ce que le beurre soit fait. A partir de ce jour, la femme ne pouvant plus s’adonner à sa gourmandise, sa pelote de beurre reprit des dimensions normales correspondant à la quantité initiale de la crème.»

Un Fragnière du Cerisier possédait une «lancette» et il faisait les saignées. Plusieurs membres de la famille Loye de Haute-Nendaz étaient de bons botanistes et herboristes; leurs conseils étaient souvent judicieux. En plus ils connaissaient exactement les «planètes», signes du zodiaques, sous lesquelles il fallait cueillir les simples, chercher les scorpions pour l’huile de scorpion, fondre la graisse de marmotte, se faire saigner etc. Lorsqu’ils ne réussissaient pas à aider les gens qui s’adressaient à eux, ils ne manquaient pas de leur conseiller d’aller trouver les *gran cha-in*: Ces «grands savants» étaient les guérisseurs d’Héremence¹. De préférence, on allait chez *Coâ* (Nicolas). On devait lui apporter pour examen une bouteille d’urine. Au retour, on passait par Sion pour se faire préparer, par l’apothicaire, les remèdes prescrits. On considérait ces guérisseurs comme supérieurs à tous les médecins; aussi ne faut-il pas s’étonner qu’on leur attribua maints traits légendaires et que nombre d’histoires circulaient sur eux en Valais². On savait qu’ils possédaient une grande bibliothèque médicale; rien d’étonnant alors qu’on les croyait en possession du Grand et du Petit Albert, de livres de magie et même du septième livre de Moïse. On les croyait capable de *tserná*, d’immobiliser une personne à un endroit en prononçant quelques mots tirés d’un grimoire.

En 1948, M.L., lui-même bon herboriste, me raconta qu’il n’avait jamais eu confiance en ces guérisseurs. Vers la fin du siècle dernier, il souffrait d’une affection tenace à un genou. Après avoir essayé sa propre panacée, l’huile de scorpion, et différents cataplasmes de plantes, tout aussi inefficaces, il alla trouver «celui de la petite main» qui, après plusieurs essais infructueux, lui conseilla d’aller à Héremence. M.L. ne le fit que de mauvais gré et sur les instances de son frère. Arrivé devant la maison de Nicolas à Héremence,

¹ Cf. par exemple dans J. Jegerlehner, *Sagen aus dem Unterwallis*, Bâle 1909, p. 12-13 un récit sur l’établissement du premier guérisseur à Héremence et sur sa petite fille qui était également «mège» (version de Salvan). La guérisseuse d’Héremence apparaît aussi dans un conte de Savièse (*Arch. suisses trad. pop.* XXV, 39), dont la version de Liddes (Jeanjaquet et Tappolet, 25 textes patois du Valais, fasc. 59) n’est qu’un décalque.

² L’anecdote citée par M. Bourdin, p. 24* est également, entre autres, connue à Nendaz.

il se vit soudain dans l'impossibilité de faire un pas de plus, sa main restant accrochée à un pieu où il l'avait posée par hasard. Nicolas sortit à ce moment de la maison et lui dit: «Crois-tu maintenant que je peux guérir ton genou?» Et il l'invita à entrer. A l'instant même M.L. put détacher sa main et marcher à nouveau. Le genou fut définitivement guéri par les remèdes prescrits par Nicolas. Dès ce moment M.L. conseilla souvent aux gens d'aller trouver le guérisseur d'Hérémenche.

Il nous reste à parler d'une dernière catégorie de «mèges», qu'on ne consultait qu'occasionnellement au sujet de maladies, «mèges» dont on ne parle qu'à mots couverts, à savoir les «sorciers» et les «sorcières». Si on leur attribuait le pouvoir de frapper quelqu'un d'un malheur, d'une maladie, ils avaient aussi celui de guérir ces «sorts donnés» au moyen d'un sort encore plus fort. On ne demandait à ces sorciers ni remèdes ni rhabillage, tout au plus une formule magique. Mais comme on les craignait, on préférait qu'ils agissent eux-mêmes, on n'aurait pas osé violer leur secret. Il y eut des dynasties entières de «sorciers» et «sorcières», notamment aux «Crêtes» de Brignon. Pour remédier à des accidents attribués à une influence «surnaturelle», pour récupérer des objets perdus ou volés, on descendait à Sion, chez le «Fondor», réputé «sorcier» en possession d'une bouteille, selon d'autres d'un miroir, dans lequel il pouvait montrer l'auteur des maux, la personne d'un voleur ou l'endroit où se trouvait un objet perdu. Il savait aussi indiquer à qui pensait telle personne, chose souvent demandée par de jeunes amoureux ou des personnes jalouses. Mais avec ces sorciers nous nous éloignons de notre sujet. Il nous importait de montrer les ressources dont les paysans de Nendaz disposaient dans le domaine médical avant l'ère de la motorisation et l'institution par les communes mêmes des caisses-maladies qui permettent à tous de se soigner chez le médecin. De nos jours on ne parle plus de mèges, mais bien des personnes se soignent encore avec des simples, soit en prenant conseil auprès de personnes réputées herboristes (il y en a encore dans tous les villages), soit à l'aide de l'omniprésent calendrier Künzle.